MAIL EDITION.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 30 JUIN 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Donnez,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
VENDREDI, 30 JUIN 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes entre et Locations, etc. qui se soldent au prix fait de 10 cts la ligne, voir la 2e page

La France à Chicago.

Certains lecteurs seront, peut-être, étonnés, au premier abord, de nous voir donner une place à part à la France, dans l'Exposition de Chicago. Rien de plus naturel, cependant. Ce n'est pas seulement à cause des glorieux souvenirs qui unissent, d'une façon si étroite, les deux nations, depuis plus d'un siècle ; encore moins, à cause de la similitude des institutions qui les régissent l'une et l'autre. Il y a une raison plus sérieuse encore et tout à fait de circonstance : c'est que le gouvernement français a prêté cordialement son appui aux commissaires chargés de la gigantesque entreprise qu'ils viennent de mener à bien.

On était alors au mois de septembre de l'année 1889.

La France était en pleine fête ; elle célébrait le centenaire de sa grande révolution par l'Exposition que chacun sait. Cette Exposition avait un tel éclat, une telle vogue ; à tous les points de vue, le succès en était si merveilleux, que les commissaires américains s'en émurent. Ils en étaient encore au commencement de leurs travaux ; ils comprirent qu'ils allaient, pour eux, une riche mine à exp... Ils n'hésitèrent pas à prier, par l'intermédiaire du consul de France à Chicago—M. Brawsert—le cabinet de l'Elysée, de leur communiquer tous les renseignements dont ils auraient besoin. Le gouvernement français accéda, immédiatement, et cordialement à leur demande, et les mit en relations directes avec la Commission Française.

Le comité provisoire put ainsi obtenir un relevé complet des sommes dépensées, de la quantité d'acier et de fer qui était entrée dans la construction des divers édifices du Champ de Mars, et des travaux de canalisation indispensables pour l'établissement des jardins, des promenades, etc. On sut, bien vite, que la France avait dépensée, en tout, 43,000,000 de francs—quelque chose comme $8,600,000. C'est alors que l'on se décida, et avec raison, à élever les dépenses au chiffre de $10,000,000, 50,000,000 de francs. Les commissaires furent reçus, partout, avec la plus parfaite cordialité, et l'on n'épargna rien pour leur aplanir la voie, pour rendre leur travail plus facile et plus rapide. Ils en avaient besoin, du reste, car le temps pressait ; il n'y avait pas une minute à perdre.

Ce ne fut qu'à la fin de 1891, que le Président Harrison, en vertu d'une loi du Congrès, invita, officiellement, le gouvernement français à prendre part à la célébration du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde. La première de toutes les nations, la France accepta, et une Commission fut, presqu'immédiatement nommée pour commencer les préparatifs. La Commission avait ordre de proposer un crédit de $2,000,000 de francs, pour venir en aide aux manufacturiers et producteurs français ; les Chambres trouvèrent la somme insuffisante, et ouvrirent, d'emblée, un crédit de 4,000,000 de francs. En même temps, le célèbre M. Krants, aux talents duquel on devait presque toutes les splendeurs de l'Exposition du Champ de Mars, était nommé commissaire général. Les demandes d'emplacements avaient été nombreuses, qu'il fallut demander un supplément de place ; mais, si immense que soit le Parc Jackson et ses annexes, on fut obligé d'exclure bien des maisons qui étaient anxieuses d'exposer.

Le *Pavillon de la France*, situé sur les bords du Lac, est d'une beauté remarquable, et la façade est d'une richesse merveilleuse. Le portique est orné de différentes vues de Paris. Quant au jardin qui entoure l'édifice, la Ville de Paris avait tout simplement envoyé son jardinier en chef pour en faire le tracé.

Ce que l'on remarque, tout d'abord, dans l'intérieur de ce pavillon, c'est une reproduction parfaite, mais sur une petite échelle, de la grande salle d'Apollon, du château de Versailles. Ceux qui connaissent l'histoire savent que c'est dans cette salle que Louis XVI reçut, solennellement, les ambassadeurs des nouveaux États-Unis, en tête desquels était Benjamin Franklin. C'est là que, pour la première fois, l'Union américaine a été reconnue comme nation indépendante. Tous les objets qui sont exposés dans cette salle, appartiennent à la période de la guerre de l'Indépendance : le mobilier de la bibliothèque de Lafayette ; l'épée d'honneur offerte, par le Congrès américain, au jeune héros français ; deux bagues montées avec des boucles de cheveux de Washington et de Martha Washington ; les bustes du premier Président des États-Unis et de Franklin ; plus, une série très intéressante de portraits historiques de l'époque.

Dans un pavillon séparé, se trouvent les étonnantes collections de la ville de Paris—Ecoles, Asiles, Hôpitaux, Egouts, Rues, Boulevards, Jardins Publics. Qui ne se rappelle, parmi nous, la merveilleuse collection de l'enseignement exhibée en 1884, à notre exposition universelle, par M. B. Buisson, le délégué du ministre de l'instruction publique de France ?

On sait, d'ailleurs, qu'il n'y a pas de capitale au monde qui dépense autant d'argent que la ville de Paris pour le bien être, l'agrément et l'instruction de ses habitants

Que dire de l'annexe française du Palais des Beaux Arts ? On y voit groupés, dans un ordre admirable, les chefs-d'œuvre des diverses écoles actuelles : des Gérôme, des Detaille, des Maignan, des Flamengs, des La Touche, des Bonnat, des sculpteurs de premier ordre. On y trouve, naturellement, une œuvre de Bartholdi ; la place de l'auteur de la Liberté Eclairant le Monde, était marquée d'avance, dans cette Exposition.

C'est, surtout, dans les Beaux Arts que brille la France, à Chicago. L'histoire de la sculpture et de l'architecture y est représentée, tout entière, par des spécimens de toute beauté. Comment l'Ecole française ne tiendrait elle pas une place à part dans l'Exposition Colombienne ? N'est elle pas, aujourd'hui, la première de toutes ? N'est-ce pas à Paris que la jeunesse américaine, de talent, va, de préférence, se perfectionner dans toutes les branches de l'art ?

Nous n'avons encore parlé ni des manufactures, ni de l'Exposition des dames françaises. Nous le ferons prochainement.

Many Persons are taken down from overwork or household cares. Brown's Iron Bitters Retrifies the system, aids digestion, removes excess of bile, and drives out malaria. Get the genuine.

LOUISIANE.

La Louisiana Planter and Sugar Manufacturer, Nouvelle-Orléans, du 24 juin :

(Suite.)

—LETTRE DE LA PAROISSE LAFOURCHE:

La charte de la "Lafourche Raceland et Lockport Railroad Co.," a été enregistrée dans notre paroisse. La compagnie se compose de cinq Godchaux, MM. Léon, Charles, Paul L. Edouard et Albert, et de M. Alex Thériot. Le but est de construire un chemin de fer qui partira de Lockport, sur la rive droite du bayou, ou de Longueville, sur la rive gauche, transportera le fret et les passagers à Raceland. La compagnie s'engage à construire des gares, des embranchements pénétrant dans les habitations qui se trouvent sur la route, avec pont, à jeter sur le bayou, aux endroits convenables. Le capital est de $25,000, divisé en 250 actions de $100 chacune.

Comme Lockport a une importance considérable, ce chemin était une nécessité ; il fera grand bien à tous les environs. C'est une bonne affaire et une bonne œuvre. Bien des fermiers qui, jusqu'ici, n'osaient pas entreprendre la culture de la canne, vont s'y adonner hardiment ; ils savent où placer leurs produits et ils auront des moyens faciles de les transporter, là où l'on doit les leur acheter.

Les environs de Raceland sont très fertiles. Ils peuvent faire de magnifiques récoltes. Les habitants le savent si bien, que pas un d'eux ne se refuse à livrer le droit de passage.

Il existe un autre projet de chemin de fer, celui de la Compagnie de Laurel Valley qui rencontre plusieurs obstacles parmi les habitants. Elle a intenté contre eux un procès en expropriation. Ce procès sera suivi avec intérêt. En attendant, les travaux ne peuvent commencer. Il y a injonction contre la construction.

—LETTRE DE LA PAROISSE TERREBONNE :

Il a plu, lundi sur Belle Grove, à Mc Bride, Bayou Black, et sur le Grand Caillou inférieur.

—Dimanche, la pluie a été générale ; aussi a-t-il fallu s'abstenir de labourer. Mais les produits de la terre en ont beaucoup profité, le maïs, surtout. Si la sécheresse se fut prolongée, le maïs eut énormément souffert ; le rendement en eut été diminué. La situation est sauvée aujourd'hui, grâce à ces ondées. Le maïs spécialement, qui a été semé en premier lieu, a un magnifique aspect.

Les champs de cannes sont aussi superbes ; mais les cannes sont un peu petites pour la saison, le plant plus encore que les souches. Heureusement il n'en est pas partout ainsi ; il y a des exceptions, ici et là :

Sur Presqu'île, Honduras, Crescent, Argyle, Concord, Southdown, il faudrait un beau temps, pour en finir avec les travaux qui se trouvent en retard. Si le temps était favorable, on a tellement planté de cannes sur toutes ces propriétés, que la roulaison serait très longue, cet automne.

MM. P. et J. Berger, de Crescent, ont l'intention d'expédier par tuyaux leurs jus de Waterproof à leur propriété Ridgeland et, de là, à la première sucrerie, pour y être transformés en sucre. La distance totale est de sept milles.

Sur Southdown, on est très occupé à sécher les sucres de Wagon, à nettoyer la sucrerie, afin d'être bien prêt, pour le commencement de la campagne.

La hausse constante du fleuve à Donaldsonville a jeté tant d'eau dans le Lafourche, qu'il en pénètre encore beaucoup dans les crevasses. Partout, dans les terres, le long du Terrebonne, l'eau monte.

—LETTRE DE LA PAROISSE AVOYELLES :

Malgré les pluies, dans la partie inférieure du bayou Boeuf, les champs semblent assez propres.

De partout, il nous arrive d'excellentes nouvelles de la canne. Une partie a été sarclée. Si le temps n'est pas trop défavorable, nous aurons un fort rendement.

Sur Barbreck, un grand nombre d'ouvriers sont occupés à construire un vaste hangar aux cannes.

Les récoltes de Barbeck sont superbes ; le maïs, surtout, est très épais et donne très bien. Tous les travaux sont finis et l'on a semé le poiz.

Quant au coton, il semble être en bon état. Les champs sont propres et tout fait croire à une bonne récolte.

Nos jardins sont superbes ; on ne peut désirer mieux.

Les légumes sont abondants, et il y en a de toute sorte.

On fait une abondante récolte de pommes de terre.

Le sorgho est venu d'une façon étonnante. Pendant le printemps, il fournit une abondante nourriture aux animaux.

On nous apprend, que les travaux de chemin de fer du Carenero et du Tèche, sont commencés. Quand ils seront achevés, la contrée que parcourt la ligne, se couvrira rapidement, de belles récoltes de cannes, source de prospérité pour le pays.

Le *Pionnier*, Napoléonville, paroisse Assomption, du 24 juin :

Ariès vous crin que les crevasses du bayou Lafourche pouvaient être sérieusement invoquées contre le système des levées et des outlets combinés ?

"Car, dit on avec un air spirituel, s'il n'y avait point un outlet qui s'appelle le bayou Lafourche, il n'y aurait pas de crevasses sur le bayou Lafourche."

Alors, fermons le bayou Lafourche lui-même. C'est le dernier qui reste en communication avec le fleuve, et si les habitants de l'Ascension, de l'Assomption et de Lafourche sont noyés par les crevasses du fleuve, ce ne sera pas la même chose du tout.

Mais, pour parler plus sérieusement, est-ce qu'un seul outlet suffit au Mississippi ? Ne lui en faut-il pas plusieurs ? Que s'il ne lui en reste plus qu'un seul, comme le pauvre Lafourche étroit, obstrué à ses passes, privé lui même de ses outlets d'hier, le canal des Atchafalaya et autres déversoirs naturels, est-ce que ce malheureux bayou Lafourche verra diminuer son niveau et pourra éviter les crevasses causées par une élévation extraordinaire des eaux et un volume d'eau d'une puissance supérieure à la résistance des levées ?

La nature, plus raisonnable sinon plus spirituelle que les journalistes, n'avait pas donné qu'un *seul* outlet au grand fleuve. Plusieurs lui sont absolument nécessaires. De l'Atchafalaya jusqu'au-dessous de la Nouvelle-Orléans il ne lui en faut pas qu'un seul, et un petit. Les journalistes de la Nouvelle-Orléans eux-mêmes le comprendront demain, quand ils auront le bas du dos dans l'eau, l'ayant mérité peut-être.

Oui, les partisans des outlets en veulent plusieurs. Ils savent bien qu'un seul ne peut suffire. Le fleuve lui-même, à ses heures de révolte et de colère, ne se donne-t-il pas plusieurs *crevasses*, c'est-à-dire plusieurs *outlets* irréguliers, dévastateurs et révolutionnaires ? Et, alors, qui ne sait pas que son niveau baisse et doit baisser ? Quand la levée de Morganza partit, est-ce que la baisse du fleuve, au-dessous de la brèche, ne fut pas immédiate et considérable ? Et fut il autrement l'année dernière et les années précédentes, avec Mitz, Belmont et Sarpy, qui sauvèrent peut-être la Nouvelle-Orléans ?

Pourtant, rendons justice aux adversaires des outlets, journalistes et autres. Ils ont cessé d'accuser les partisans des outlets d'être les ennemis des levées. Ils nous font maintenant l'honneur d'admettre que nous n'en voulons pas au levées et que notre système, si systèmé il y a, est tout simplement une sage et prudente combinaison de levées et d'outlets,—de levées qui doivent être solides, et d'outlets qui enlèvent au fleuve son surplus, son excès, sa fureur. N'est-ce pas même un des plus sûrs moyens de protéger et de sauver les levées elles mêmes ? Car peut on sous dérer comme bien sérieuses et bien solides des levées que le fleuve trouve, des *levées* qu'il fait constamment reconstruire et déplacer, des levées qui coûtent assurément plus qu'elles ne valent et qui semblent être dans le système scientifique un système de dépenses constantes et onéreuses ?

Salsepareille d'Ayer. Les effets en sont immédiats.

LE
PLUS BEAU DINER DU MONDE !

Xanthus, le maître d'Esope, écrivit, sur la suggestion du fabuliste, que, s'il avait parié qu'il boirait la mer, il n'avait point parié de boire les fleuves qui "entrent dedans", pour me servir de l'aimable française de nos traducteurs universitaires.

Certes une telle échappatoire était fort avisée ; mais, l'Esprit de progrès aidant, ne saurions-nous en trouver, aujourd'hui, d'équivalentes ? de tout aussi ingénieuses ?—Par exemple :

"Retires, au préalable, les poissons, qui ne sont point compris dans la gageure ; filtres !—Défalcation de ces derniers, la chose ira de soi."

Ou, mieux encore :

"J'ai parié que je boirai la mer, bien : mais pas d'un seul trait ! Le sage doit ne jamais précipiter ses actions : je bois lentement. Ce sera donc, simplement, *une goutte*, n'est ce pas, chaque année ?"

Bref, il est peu d'engagements qu'on ne puisse tenir d'une certaine façon.... et cette façon pourrait être qualifiée de *philosophique*.

—"Le plus beau dîner du monde !"

Telles furent les expressions dont se servit, *formellement*, Me Percenoix, l'ange de l'Emphytéose, pour définir, d'une façon positive, le repas qu'il se proposait d'offrir aux notabilités de la petite ville de D....., où son étude florissait depuis trente ans et plus.

Oui. Ce fut au cercle,—le dos au feu, les basques de son habit sous les bras, les mains dans les poches, les épaules tendues et effaadée, les yeux au ciel, les sourcils relevés, les lunettes d'or sur les plis de son front, la toque en arrière, la jambe droite repliée sur la gauche et la pointe de son soulier vernì touchant à peine terre,—qu'il prononça ces paroles.

Elles furent solgneusement notées en la mémoire de son vieux rival, Me Lecastelier, l'ange du Paraphernal, lequel, assis en face de Me Percenoix, le considérait d'un œil venimeux, à l'abri d'un vaste abat-jour vert.

Entre ces deux collègues, c'était une guerre sourde depuis le lointain des âges ! Le repas devenait le champ de bataille longtemps étudié par Me Percenoix et proposé par lui pour en finir. Aussi Me Lecastelier, forçant à sourire l'acier terni de sa face de couteau-poignard, ne répondit-il rien sur le moment. Il se sentait attaqué. C'était l'aloé : il laissait Percenoix, son cadet, parler et s'engager comme une petite folle.—Sûr de lui (mais prudent !) il voulait, d'accepter la lutte, se rendre un compte méticuleux des positions et des forces de l'ennemi.

Dès le lendemain, toute la petite ville de D..... fut au rumeur. On se demandait quel serait le *menu* du dîner.

Evoquant des sauces oubliées, le recevveur particulier se perdait en conjectures. Le sous-préfet calculait et prophétisait des *suprêmes* de phénix servis sur leurs cendres ;—des pâtés-pléiocptères inconnus volétaient dans ses rêves. Il citait Apicius.

Le conseil municipal reflétait Pétrone, le critiquait. Les notables disaient : "Il faut attendre", et calculaient un peu l'effervescence générale. Tous les initiés, sur l'avis du sous-préfet, prirent des sueurs huit jours à l'avance.

Enfin, le grand jour arriva.

La maison de Me Percenoix était sise près des Promenades, à une portée de fusil de celle de son rival.

Dès quatre heures du soir, une haie s'était formée, devant la porte, sur deux rangs, pour voir venir les convives. Au coup de six heures, on les signala.

L'on s'était rencontré aux Promenades, comme par hasard, et l'on arrivait ensemble.

Il y avait, d'abord, le sous-préfet, donnant le bras à Mme Lecastelier, puis le recevveur particulier et le directeur de la poste ; puis trois personnes d'une haute influence ; puis le docteur, donnant le bras au banquier ; puis une *célébrité*, l'*introducteur du phylloxéra en France* ; puis le proviseur du lycée et quelques propriétaires fonciers. Me Lecastelier fermait la marche, pisant parfois d'un air méditatif.

Ces messieurs étaient en habit noir, en cravate blanche et montraient une fleur à leur boutonnière : Mme Lecastelier, maigre, était en robe de soie couleur sourie qui trotte, un peu montante.

Arrivés devant le portail, et à l'aspect des panoneeaux qui brillaient des feux du couchant, les convives se retournèrent vers l'horizon magique : les arbres lointains s'illuminaient ; les oiseaux s'apaisaient dans les vergers voisins.

—Quel sublime spectacle ! s'écria l'*Introducteur du phylloxera* en embrassant du regard l'Occident.

Cette opinion fut partagée par les convives, qui humèrent un instant les beautés de la nature, comme pour se dorer le dîner.

L'on entra. Chacun retint son pas dans le vestibule, par dignité.

Enfin, les battants de la salle à manger s'ouvrirent. Percenoix, qui était vif, s'y tenait seul, debout, affable.—D'un air à la fois modeste et vainqueur, il fit le geste circulaire de prendre place. De petits papiers portant le nom des convives étaient placés, comme des aigrettes, sur les serviettes pliées en forme de mitre. Mme Lecastelier compta du regard les convives, espérant que l'on serait treize à table ; l'on était dix seuls.—Ces préliminaires terminés, le repas commença, d'abord silencieux ; on sentait que les convives se reconciliaient et prenaient, comme on dit, leur élan.

La salle était haute, agréable, bien éclairée ; tout était bien servi. Le dîner était simple : deux potages, trois rôtis, trois entremets, des vins irréprochables, une demi-douzaine de plats divers, puis le dessert.

Mais tout était exquis !

De sorte que, se y réfléchissant, le dîner, en égard aux convives et à leur nature, était précisément *pour eux* "le plus beau dîner du monde !" Autre chose eût été de la fantaisie, de l'ostentation,—et *choqué*. Un dîner différent eût, peut-être, été qualifié d'atellane, eût éveillé des idées d'inconvenance, d'orgie.... et Mme Lecastelier se fût levée. Le plus beau dîner du monde n'est il pas celui qui est à la pleine satisfaction du goût de ses convives ?

Percenoix triomphait. Chacun le félicitait avec chaleur.

Boudain, après avoir pris le café, Me Lecastelier, que tout le monde regardait et plaignait sincèrement, se leva froid, austère, et, avec lenteur, prononça ces paroles,—au milieu d'un silence de mort :

—J'en donnerai un plus beau l'année prochaine.

Puis, saluant, il sortit avec sa femme.

Me Percenoix s'était levé. Il calma, par son air digne, l'inexprimable agitation des convives et le brouhaha qui s'était produit après le départ des Lecastelier.

De toutes parts, les questions se croisaient :

—Comment ferait-il pour en donner un plus beau l'année prochaine, puisque CULUI de maître Percenoix était le *plus beau dîner du monde* ?

—Projet absurde !

—Equivoque !

—Inqualifiable !

—Non avenu....

—Risible !

—Puéril....

—Indigne d'un homme de sens !

—La passion l'avait emporté ; l'âge, peut-être !

On rit beaucoup.—L'*Introducteur du phylloxera*, qui, pendant le festin, avait fait des mamours à Mme Lecastelier, se tortionait pas en épigrammes :

—Ah ! ah ! En vérité !..... Un plus beau ! —Et comment cela ?.... Oui, comment cela ?... La chose est des plus gaies !

Il ne tarissait pas.

M. Percenoix se tenait les côtes.

Cet incident termina joyeusement le banquet. Pertant aux nues l'amphytrion, les convives, bras dessus bras dessous, s'élancèrent à la débandade hors de la maison, précédés des lanternes de leurs domest ques. Ils n'en pouvaient plus de rire devant l'idée saugrenue, présomptueuse même, et qui ne pouvait se discuter, de vouloir donner "un plus beau dîner que le plus beau dîner du monde."

Ils passèrent ainsi, fantastiques et hilares, dans la haie qui les avait attendus pour avoir des nouvelles.

Puis chacun rentra chez soi.

Me Lecastelier eut une indigestion épouvantable. On craignit pour ses jours. Et Percenoix, qui ne "voulait pas la mort du pécheur", et qui, d'ailleurs, espérait encore jouir, l'année suivante, du fiasco que ferait nécessairement son collègue, envoyait quotiennement prendre le bulletin de la santé du digne tabellion. Ce bulletin fut inséré dans la feuille départementale, car tout le monde s'intéressait au parti imprudent : on ne parlait que du dîner. Les convives ne s'abordaient qu'en échangeant des mots à voix basse. C'était grave, très grave : l'honneur de l'endroit était en jeu.

Pendant toute l'année, Me Lecastelier se déroba aux questions. Huit jours avant l'anniversaire ses invitations furent lancées. Deux heures après la tournée matinale du facteur, ce fut un branle-bas extraordinaire dans la ville. Le sous-préfet crut immédiatement de son devoir de renouveler la tournée des amers par esprit d'équité.

Quand vint le soir du grand jour, les cœurs battaient. Ainsi que l'année précédente, les convives se rencontrèrent aux Promenades, comme par hasard. L'avant garde fut signalée à l'horizon par les cris de la haie enthousiaste.

Et le même ciel empourprait, à l'Occident, la ligne des beaux arbres, lesquels étaient de magnifiques plaids de fête appartenant, par préciput et hors part, à Me Percenoix.

Les convives admirèrent tout cela de nouveau. Puis, l'on entra chez M. et Mme Lecastelier, et l'on pénétra dans la salle à manger. Une fois assis, après les cérémonies, les convives, en parcourant le menu d'un œil sévère, s'aperçurent avec une stupeur menaçante, que c'était le MÊME dîner.

Etaient-ils mystifiés ? A cette idée, le sous préfet fronça le sourcil et fit, en lui-même, ses réserves.

Chacun baissa les yeux, ne voulant point (par ce sentiment de courtoisie, de tact parfait, qui distingue les personnes de province), laisser éprouver à l'amphytryon et à sa femme l'impression du profond mépris que l'on ressentait pour eux.

Percenoix ne cherchait même pas à dissimuler la joie d'un triomphe qu'il crut désormais assuré. Et l'on dépita les serviettes.

O surprise ! Chacun trouvait sous sa assiette—quoi ?.....—ce qu'on appelle un jeton de présence, une pièce de vingt francs.

Instantanément, comme si une bonne *fée* eût donné un coup de baguette, il y eut une sorte de "passez, muscade !" général, et tous les "jarnets" disparurent dans l'enchantement d'une rapidité inconnue.

Seul, l'*Introducteur du phylloxera*, préoccupé d'un madrigal, n'aperçut le napoléon de son assiette qu'au bon moment après les autres.—Il y eut là un retard.—Seul, d'un air gauche, embarrassé, et avec un sourire d'enfant, mur mura-t il du côté de sa voisine quelques vagues paroles qui connaissent comme une petite sérénade :

—Suis je étourdi ! quelle inadvertance !—J'ai failli laisser tomber.... maudite pièce !—Cependant, c'est elle qui a introduit en France.... Or perd souvent, faute de précautions.... l'on met son argent dans un gousset, par mégarde ; puis, au moindre faux mouvement,—en déployant sa serviette, par exemple,—Vlan ! crac, bing ! bonsoir !

Mme Lecastelier sourit en fine mouche.

—Distraction des grands esprits !.... dit-elle.

—Ne sont-ce pas les beaux yeux qui les causent ? répondit galamment le célèbre savant, en *remettant* dans sa poche de montre, avec une négligence enjouée, la belle pièce d'or qu'il avait failli perdre.

Les femmes comprennent tout ce qui est délicatesse, et tenant compte de l'intention qu'avait eue l'*Introducteur du phylloxera*, Mme Lecastelier lui fit la gracieuseté de rougir deux ou trois fois pendant le dîner, alors que le savant, se penchant vers elle, lui parlait à voix basse.

—Faix, monsieur Redoublé ! —murmurait-elle.

Percenoix, en vrai fête de linotte, ne s'était aperçu de rien et n'avait rien eu ; —il jouait en ce moment là, comme une pile Volta, et, s'écoutait lui-même les yeux au plafond.

Le dîner fut brillant, très brillant. La politique des cabinets de l'Europe y fut analysée : le sous préfet dut même refermer la marche, prenant parfois d'un air méditatif.

Ces messieurs étaient en habit noir, en cravate blanche et montraient une fleur à leur boutonnière : Mme Lecastelier, maigre, était en robe de soie couleur sourie qui trotte, un peu montante.

Arrivés devant le portail, et à l'aspect des panonceaux qui brillaient des feux du couchant, les convives se retournèrent vers l'horizon magique : les arbres lointains s'illuminaient ; les oiseaux s'apaisaient dans les vergers voisins.

—Quel sublime spectacle ! s'écria l'*Introducteur du phylloxera* en embrassant du regard l'Occident.

Cette opinion fut partagée par les convives, qui humèrent un instant les beautés de la nature, comme pour se dorer le dîner.

L'on entra. Chacun retint son pas dans le vestibule, par dignité.

Enfin, les battants de la salle à manger s'ouvrirent. Percenoix, qui était vif, s'y tenait seul, debout, affable.—D'un air à la fois modeste et vainqueur, il fit le geste circulaire de prendre place. De petits papiers portant le nom des convives étaient placés, comme des aigrettes, sur les serviettes pliées en forme de mitre. Mme Lecastelier compta du regard les convives, espérant que l'on serait treize à table ; l'on était dix seuls. —Ces préliminaires terminés, le repas commença, d'abord silencieux ; on sentait que les convives se reconciliaient et prenaient, comme on dit, leur élan.

La salle était haute, agréable, bien éclairée ; tout était bien servi. Le dîner était simple : deux potages, trois rôtis, trois entremets, des vins irréprochables, une demi-douzaine de plats divers, puis le dessert.

Mais tout était exquis !

De sorte que, se y réfléchissant, le dîner, en égard aux convives et à leur nature, était précisément *pour eux* "le plus beau dîner du monde !" Autre chose eût été de la fantaisie, de l'ostentation,—et *choqué*. Un dîner différent eût, peut-être, été qualifié d'atellane, eût éveillé des idées d'inconvenance, d'orgie.... et Mme Lecastelier se fût levée. Le plus beau dîner du monde n'est il pas celui qui est à la pleine satisfaction du goût de ses convives ?

Percenoix triomphait. Chacun le félicitait avec chaleur.

Boudain, après avoir pris le café, Me Lecastelier, que tout le monde regardait et plaignait sincèrement, se leva froid, austère, et, avec lenteur, prononça ces paroles,—au milieu d'un silence de mort :

—J'en donnerai un plus beau l'année prochaine.

Puis, saluant, il sortit avec sa femme.

Me Percenoix s'était levé. Il calma, par son air digne, l'inexprimable agitation des convives et le brouhaha qui s'était produit après le départ des Lecastelier.

De toutes parts, les questions se croisaient :

—Comment ferait-il pour en donner un plus beau l'année prochaine, puisque CULUI de maître Percenoix était le *plus beau dîner du monde* ?

—Projet absurde !

—Equivoque !

—Inqualifiable !

—Non avenu....

—Risible !

—Puéril....

—Indigne d'un homme de sens !

—La passion l'avait emporté ; l'âge, peut-être !

On rit beaucoup.—L'*Introducteur du phylloxera*, qui, pendant le festin, avait fait des mamours à Mme Lecastelier, se tortionait pas en épigrammes :

—Ah ! ah ! En vérité !..... Un plus beau ! —Et comment cela ?.... Oui, comment cela ?... La chose est des plus gaies !

Il ne tarissait pas.

M. Percenoix se tenait les côtes.

Cet incident termina joyeusement le banquet. Pertant aux nues l'amphytrion, les convives, bras dessus bras dessous, s'élancèrent à la débandade hors de la maison, précédés des lanternes de leurs domest ques. Ils n'en pouvaient plus de rire devant l'idée saugrenue, présomptueuse même, et qui ne pouvait se discuter, de vouloir donner "un plus beau dîner que le plus beau dîner du monde."

Ils passèrent ainsi, fantastiques et hilares, dans la haie qui les avait attendus pour avoir des nouvelles.

Puis chacun rentra chez soi.

Me Lecastelier eut une indigestion épouvantable. On craignit pour ses jours. Et Percenoix, qui ne "voulait pas la mort du pécheur", et qui, d'ailleurs, espérait encore jouir, l'année suivante, du fiasco que ferait nécessairement son collègue, envoyait quotiennement prendre le bulletin de la santé du digne tabellion. Ce bulletin fut inséré dans la feuille départementale, car tout le monde s'intéressait au parti imprudent : on ne parlait que du dîner. Les convives ne s'abordaient qu'en échangeant des mots à voix basse. C'était grave, très grave : l'honneur de l'endroit était en jeu.

Pendant toute l'année, Me Lecastelier se déroba aux questions. Huit jours avant l'anniversaire ses invitations furent lancées. Deux heures après la tournée matinale du facteur, ce fut un branle-bas extraordinaire dans la ville. Le sous-préfet crut immédiatement de son devoir de renouveler la tournée des amers par esprit d'équité.

Quand vint le soir du grand jour, les cœurs battaient. Ainsi que l'année précédente, les convives se rencontrèrent aux Promenades, comme par hasard. L'avant garde fut signalée à l'horizon par les cris de la haie enthousiaste.

Et le même ciel empourprait, à l'Occident, la ligne des beaux arbres, lesquels étaient de magnifiques plaids de fête appartenant, par préciput et hors part, à Me Percenoix.

Les convives admirèrent tout cela de nouveau. Puis, l'on entra chez M. et Mme Lecastelier, et l'on pénétra dans la salle à manger. Une fois assis, après les cérémonies, les convives, en parcourant le menu d'un œil sévère, s'aperçurent avec une stupeur menaçante, que c'était le MÊME dîner.

Etaient-ils mystifiés ? A cette idée, le sous préfet fronça le sourcil et fit, en lui-même, ses réserves.

Chacun baissa les yeux, ne voulant point (par ce sentiment de courtoisie, de tact parfait, qui distingue les personnes de province), laisser éprouver à l'amphytryon et à sa femme l'impression du profond mépris que l'on ressentait pour eux.

Percenoix ne cherchait même pas à dissimuler la joie d'un triomphe qu'il crut désormais assuré. Et l'on dépita les serviettes.

O surprise ! Chacun trouvait sous sa assiette—quoi ?.....—ce qu'on appelle un jeton de présence, une pièce de vingt francs.

Instantanément, comme si une bonne *fée* eût donné un coup de baguette, il y eut une sorte de "passez, muscade !" général, et tous les "jarnets" disparurent dans l'enchantement d'une rapidité inconnue.

Seul, l'*Introducteur du phylloxera*, préoccupé d'un madrigal, n'aperçut le napoléon de son assiette qu'au bon moment après les autres.—Il y eut là un retard.—Seul, d'un air gauche, embarrassé, et avec un sourire d'enfant, mur mura-t il du côté de sa voisine quelques vagues paroles qui connaissent comme une petite sérénade :

—Suis je étourdi ! quelle inadvertance !—J'ai failli laisser tomber.... maudite pièce !—Cependant, c'est elle qui a introduit en France.... Or perd souvent, faute de précautions.... l'on met son argent dans un gousset, par mégarde ; puis, au moindre faux mouvement,—en déployant sa serviette, par exemple,—Vlan ! crac, bing ! bonsoir !

Mme Lecastelier sourit en fine mouche.

—Distraction des grands esprits !.... dit-elle.

—Ne sont-ce pas les beaux yeux qui les causent ? répondit galamment le célèbre savant, en *remettant* dans sa poche de montre, avec une négligence enjouée, la belle pièce d'or qu'il avait failli perdre.

Les femmes comprennent tout ce qui est délicatesse, et tenant compte de l'intention qu'avait eue l'*Introducteur du phylloxera*, Mme Lecastelier lui fit la gracieuseté de rougir deux ou trois fois pendant le dîner, alors que le savant, se penchant vers elle, lui parlait à voix basse.

—Faix, monsieur Redoublé ! —murmurait-elle.

Percenoix, en vrai fête de linotte, ne s'était aperçu de rien et n'avait rien eu ; —il jouait en ce moment là, comme une pile Volta, et, s'écoutait lui-même les yeux au plafond.

Le dîner fut brillant, très brillant. La politique des cabinets de l'Europe y fut analysée : le sous préfet dut même refermer la marche, prenant parfois d'un air méditatif.

Ces messieurs étaient en habit noir, en cravate blanche et montraient une fleur à leur boutonnière : Mme Lecastelier, maigre, était en robe de soie couleur sourie qui trotte, un peu montante.

Arrivés devant le portail, et à l'aspect des panonceaux qui brillaient des feux du couchant, les convives se retournèrent vers l'horizon magique : les arbres lointains s'illuminaient ; les oiseaux s'apaisaient dans les vergers voisins.

—Quel sublime spectacle ! s'écria l'*Introducteur du phylloxera* en embrassant du regard l'Occident.

Cette opinion fut partagée par les convives, qui humèrent un instant les beautés de la nature, comme pour se dorer le dîner.

L'on entra. Chacun retint son pas dans le vestibule, par dignité.

Enfin, les battants de la salle à manger s'ouvrirent. Percenoix, qui était vif, s'y tenait seul, debout, affable.—D'un air à la fois modeste et vainqueur, il fit le geste circulaire de prendre place. De petits papiers portant le nom des convives étaient placés, comme des aigrettes, sur les serviettes pliées en forme de mitre. Mme Lecastelier compta du regard les convives, espérant que l'on serait treize à table ; l'on était dix seuls. —Ces préliminaires terminés, le repas commença, d'abord silencieux ; on sentait que les convives se reconciliaient et prenaient, comme on dit, leur élan.

La salle était haute, agréable, bien éclairée ; tout était bien servi. Le dîner était simple : deux potages, trois rôtis, trois entremets, des vins irréprochables, une demi-douzaine de plats divers, puis le dessert.

Mais tout était exquis !

De sorte que, se y réfléchissant, le dîner, en égard aux convives et à leur nature, était précisément *pour eux* "le plus beau dîner du monde !" Autre chose eût été de la fantaisie, de l'ostentation,—et *choqué*. Un dîner différent eût, peut-être, été qualifié d'atellane, eût éveillé des idées d'inconvenance, d'orgie.... et Mme Lecastelier se fût levée. Le plus beau dîner du monde n'est il pas celui qui est à la pleine satisfaction du goût de ses convives ?

Percenoix triomphait. Chacun le félicitait avec chaleur.

Boudain, après avoir pris le café, Me Lecastelier, que tout le monde regardait et plaignait sincèrement, se leva froid, austère, et, avec lenteur, prononça ces paroles,—au milieu d'un silence de mort :

—J'en donnerai un plus beau l'année prochaine.

Puis, saluant, il sortit avec sa femme.

Me Percenoix s'était levé. Il calma, par son air digne, l'inexprimable agitation des convives et le brouhaha qui s'était produit après le départ des Lecastelier.

De toutes parts, les questions se croisaient :

—Comment ferait-il pour en donner un plus beau l'année prochaine, puisque CULUI de maître Percenoix était le *plus beau dîner du monde* ?

—Projet absurde !

—Equivoque !

—Inqualifiable !

—Non avenu....

—Risible !

—Puéril....

—Indigne d'un homme de sens !

—La passion l'avait emporté ; l'âge, peut-être !

On rit beaucoup.—L'*Introducteur du phylloxera*, qui, pendant le festin, avait fait des mamours à Mme Lecastelier, se tortionait pas en épigrammes :

—Ah ! ah ! En vérité